

petite métaphysique
des tsunamis

Jean-Pierre Dupuy

petite
métaphysique
des tsunamis

Seuil



Extrait de la publication

ISBN 2-02-082169-9

© Éditions du Seuil, mai 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

genèse

Nur noch ein Gott kann uns retten.
[Il n'y a plus qu'un dieu qui puisse
nous sauver.]

MARTIN HEIDEGGER

Le deuil de l'avenir

Nous savons aujourd'hui que l'humanisme orgueilleux qui donne au monde moderne son dynamisme inouï met en péril la continuation même de l'aventure humaine. Nous vivons désormais dans l'ombre portée de catastrophes futures qui, mises en système, provoqueront peut-être la disparition de l'espèce. Notre responsabilité est énorme, puisque nous sommes la seule cause de ce qui nous arrive. Mais le sentiment de notre responsabilité a toutes chances d'accroître démesurément l'orgueil de départ. À nous persuader que le salut du monde est entre nos mains et que l'humanité se doit à elle-même d'être son propre sauveur, nous risquons de nous précipiter toujours plus dans cette fuite en avant, dans ce grand mouvement panique à quoi ressemble chaque jour davantage l'histoire mondiale.

Le philosophe allemand Günther Anders (1902-1992) fut le plus profond et le plus radical des penseurs des grandes catastrophes du vingtième siècle. Il est moins connu que deux de ses condisciples qui étudièrent avec lui auprès de Heidegger : Hans Jonas, qui fut son ami, et Hannah Arendt, dont il fut le premier époux. Cela tient probablement à son intransigeance et au caractère fragmenté de son œuvre. Aux grands traités systématiques, Anders préférerait le texte d'intervention, prenant parfois la forme d'une parabole. Plus d'une fois, il aura raconté à sa manière l'histoire du déluge, dans les termes suivants :

Noé était fatigué de jouer les prophètes de malheur et d'annoncer sans cesse une catastrophe qui ne venait pas et que personne ne prenait au sérieux. Un jour,

il se vêtit d'un vieux sac et mit des cendres sur sa tête. Ce geste n'était permis qu'à celui qui pleurerait son enfant chéri ou son épouse. Vêtu du costume de la vérité, acteur de la douleur, il repartit à la ville, décidé à tourner à son avantage la curiosité, la malignité et la superstition des habitants. Bientôt, il eut rassemblé autour de lui une petite foule curieuse, et les questions commencèrent à se faire jour. On lui demanda si quelqu'un était mort et qui était ce mort. Noé leur répliqua que beaucoup étaient morts et, au grand amusement de ses auditeurs, que ces morts c'étaient eux. Lorsqu'on lui demanda quand cette catastrophe avait eu lieu, il leur répondit : demain. Profitant alors de l'attention et du désarroi, Noé se dressa dans toute sa grandeur et se mit à parler : après-demain, le déluge sera quelque chose qui aura été. Et quand le déluge aura été, *tout ce qui est n'aura jamais existé*. Quand le déluge aura emporté tout ce qui est, tout ce qui aura été, il sera trop tard pour se souvenir, car il n'y aura plus personne. Alors, il n'y aura plus de différence entre les morts et ceux qui les pleurent. *Si je suis venu devant vous, c'est pour inverser le temps*, c'est pour pleurer aujourd'hui les morts de demain. Après-demain, il sera trop tard. Sur ce, il rentra chez lui, se débarrassa de son costume, de la cendre qui recouvrait son visage et se rendit à son atelier. Dans la soirée, un charpentier frappa à sa porte et lui dit : laisse-moi t'aider à construire l'arche, *pour que cela devienne faux*. Plus tard, un couvreur se joignit aux deux en disant : il pleut par-dessus les montagnes, laissez-moi vous aider, *pour que cela devienne faux*¹.

1. Je cite ici les pages 84 et 85 du livre de Thierry Simonelli, *Günther Anders. De la désuétude de l'homme*, Clichy, Éditions du Jasmin, 2004, sub-

Tout le drame de celui qui prophétise la catastrophe est consigné dans cette parabole magnifique, mais aussi la façon géniale de sortir de l'impasse où il se trouve enfermé.

Le prophète de malheur n'est pas entendu parce que sa parole, même si elle apporte un savoir ou une information, n'entre pas dans le système des croyances de ceux à qui elle s'adresse. Il ne suffit pas de savoir pour accepter ce que l'on sait et agir en conséquence. Cette vérité de base, les promoteurs du principe de précaution ne l'ont toujours pas comprise, eux qui pensent que l'on n'agit pas devant la catastrophe parce qu'on n'est pas sûr de son savoir. Or, même lorsque nous savons de source certaine, nous n'arrivons pas à croire ce que nous savons. Sur l'existence et les conséquences dramatiques du réchauffement climatique, il y a plus d'un quart de siècle que les scientifiques savent à quoi s'en tenir et le font connaître. Ils prêchent dans un désert. Certes, leurs prévisions sont entachées d'une grande incertitude : à échéance de la fin du siècle, on ne sait dire où se situera l'augmentation de la température moyenne du globe à l'intérieur d'une fourchette comprise entre 1,5 et 6 degrés centigrades. Mais a-t-on conscience du fait que la moitié de cette incertitude est le résultat de l'incertitude sur le type d'action qui sera mené pour réduire l'émission de gaz à effet de serre ? Est-ce vraiment parce que nous ne savons pas comment nous allons réagir à l'annonce de la catastrophe que nous n'agissons pas ? Cette suggestion est absurde. De plus, il y a ce dont

tile introduction à l'homme et à l'œuvre (je souligne). Simonelli suit de près le texte allemand du premier chapitre du livre d'Anders, non traduit en français à ce jour : *Endzeit und Zeitende* [« Temps de la fin et fin des temps »], Munich, C. H. Beck, 1972. Anders a raconté ailleurs et sous d'autres formes l'histoire du déluge, en particulier dans *Hiroshima est partout*, Seuil, septembre 2005.

nous sommes absolument certains : si la Chine, l'Inde et le Brésil s'engagent, comme ils le font déjà allègrement, sur la voie de développement que nous leur avons donnée comme modèle à imiter, on entrera dans un monde paradoxal où la surprise (climatique) deviendra chose certaine, l'exception deviendra la règle et notre capacité d'agir dans et sur le monde sera devenue puissance de destruction.

Pour tenter d'expliquer le fait que de nombreux juifs d'Europe aient refusé jusqu'à l'extrême fin, même sur le quai d'Auschwitz-Birkenau, de croire à la réalité de l'extermination industrielle, Primo Levi citait le vieil adage allemand : « Les choses dont l'existence paraît moralement impossible ne peuvent exister. » Notre capacité à nous aveugler nous-mêmes face à l'évidence de la souffrance et de l'atroce est l'obstacle principal que le prophète de malheur doit sinon franchir du moins contourner.

L'invocation du « principe de précaution » ne se contente pas de conclure rituellement qu'il faut plus de savoir, donc plus de recherche, elle s'accompagne d'un appel à l'éthique. Mais l'éthique est-elle d'un quelconque secours ? Il faut mettre en question l'idée trop facilement reçue, et qui est devenue un cliché, que c'est devant les générations futures que nous avons à répondre de nos actes.

Le recours au langage des droits, des devoirs et de la responsabilité pour traiter de « notre solidarité avec les générations futures » soulève des problèmes conceptuels considérables, que la philosophie occidentale s'est révélée pour l'essentiel incapable d'éclairer. En témoignent éloquemment les embarras du philosophe américain John Rawls, dont la somme, *Théorie de la justice*¹, se présente comme la synthèse-dépassement de toute

1. [1971], trad. fr. Seuil, 1987.

la philosophie morale et politique moderne. Ayant fondé et établi rigoureusement les principes de justice qui doivent gérer les institutions de base d'une société démocratique, Rawls est obligé de conclure que ces principes ne s'appliquent pas à la justice entre les générations. À cette question, il n'offre qu'une réponse floue et non fondée. La source de la difficulté est l'irréversibilité du temps. Une théorie de la justice qui repose sur le contrat incarne l'idéal de réciprocité. Mais il ne peut y avoir de réciprocité entre générations différentes. La plus tardive reçoit quelque chose de la précédente, mais elle ne peut rien lui donner en retour. Il y a plus grave. Dans la perspective d'un temps linéaire qui est celle de l'Occident, la perspective du progrès héritée des Lumières, il était présupposé que les générations futures seraient plus heureuses et plus sages que les générations antérieures. Or la théorie de la justice incarne l'intuition morale fondamentale qui nous amène à donner la priorité aux plus faibles. L'aporie est alors en place : entre les générations, ce sont les premières qui sont moins bien loties et pourtant ce sont les seules qui peuvent donner aux autres¹ ! Kant, qui raisonnait dans ce cadre, trouvait inconcevable (*rätselhaft*) que la marche de l'humanité pût ressembler à la construction d'une demeure que seule la dernière génération aurait le loisir d'habiter. Et, cependant, il ne crut pas pouvoir écarter ce qui se présente en effet comme une ruse de la nature ou de l'histoire accomplissant en quelque sorte le chef-d'œuvre de la rationalité instrumentale : les générations antérieures se sacrifient pour les générations terminales².

1. *Théorie de la justice*, op. cit., section 44, « Le problème de la justice entre les générations ».

2. *Idee d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*.

Notre situation est aujourd'hui très différente, puisque notre problème essentiel est d'éviter la catastrophe majeure. Est-ce à dire qu'il nous faut substituer à la pensée du progrès une pensée de la régression et du déclin ? Une démarche complexe est requise. Progrès ou déclin ? Ce débat n'a pas le moindre intérêt. On peut dire les choses les plus opposées au sujet de l'époque que nous vivons, et elles sont également vraies. C'est la plus exaltante et c'est la plus effrayante. Il nous faut penser à la fois l'éventualité de la catastrophe et la responsabilité peut-être cosmique qui échoit à l'humanité pour l'éviter. À la table du contrat social selon Rawls, toutes les générations sont égales. Il n'y a aucune génération dont les revendications aient plus de poids que celles des autres. Eh bien non, les générations ne sont pas égales du point de vue moral. La nôtre et celles qui suivront ont un statut moral (*a moral standing*, comme on dirait en anglais) considérablement plus élevé que les générations anciennes, dont on peut dire aujourd'hui, par contraste avec nous, qu'elles ne savaient pas ce qu'elles faisaient. Nous vivons à présent l'émergence de l'humanité comme quasi-sujet ; la compréhension inchoative que son destin est l'autodestruction ; la naissance d'une exigence absolue : éviter cette autodestruction.

Non, notre responsabilité ne s'adresse pas aux « générations futures », ces êtres anonymes et à l'existence purement virtuelle, au bien-être desquels on ne nous fera jamais croire que nous avons une quelconque raison de nous intéresser. Penser notre responsabilité comme exigence d'assurer la justice distributive entre générations mène à une impasse philosophique¹.

1. À ce propos, une anecdote circule dans le milieu des astrophysiciens. À la suite d'une conférence donnée par l'un d'entre eux, quelqu'un dans l'auditoire pose la question : « Combien de temps avez-vous annoncé avant que le

C'est par rapport au destin de l'humanité que nous avons des comptes à rendre, donc par rapport à nous-mêmes, ici et maintenant. Au chant X de *L'Enfer*, le poète écrit : « Tu comprends ainsi que notre connaissance sera toute morte à partir de l'instant où sera fermée la porte du futur. » Si nous devons être la cause de ce que la porte de l'avenir se referme, c'est le sens même de toute l'aventure humaine qui serait à jamais, et rétrospectivement, détruit : « Après-demain, le déluge sera quelque chose qui aura été. Et quand le déluge aura été, *tout ce qui est n'aura jamais existé.* »

Pouvons-nous trouver des ressources conceptuelles hors de la tradition occidentale ? C'est la sagesse amérindienne qui nous a légué la très belle maxime : « La Terre nous est prêtée par nos enfants¹. » Certes, elle se réfère à une conception du temps cyclique, qui n'est plus la nôtre. Je pense, cependant, qu'elle prend encore plus de force dans la temporalité linéaire, au prix d'un travail de re-conceptualisation qu'il s'agit d'accomplir. Nos « enfants » – comprendre les enfants de nos enfants, à l'infini – n'ont d'existence ni physique ni juridique, et pour-

soleil vaporise tout ce qui se trouve sur la terre ? » Entendant de nouveau la réponse : « Six milliards d'années », le questionneur pousse un soupir de soulagement : « Ah bon, Dieu merci ! J'avais compris six millions. » Anecdote rapportée par l'astronome royal Sir Martin Rees (qui occupe la chaire d'Isaac Newton à Cambridge) dans son livre au titre et au sous-titre éloquents : *Our Final Hour. A Scientist's Warning: How Terror, Error, and Environmental Disaster Threaten Humankind's Future in this Century – on Earth and Beyond* [« Notre dernière heure. L'avertissement d'un scientifique : comment la terreur, l'erreur et la catastrophe écologique menacent l'avenir de l'humanité dans ce siècle – sur la terre et au-delà », trad. fr. sous le titre *Notre dernier siècle ?*, J.-C. Lattès, 2004], New York, Basic Books, 2003, p. 182. La plaisanterie fonctionne mieux en anglais, jouant sur l'allitération *billion/million*.

1. Je dois cette référence à David Chavalarias. Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

tant, la maxime nous enjoint de penser, au prix d'une inversion temporelle, que ce sont eux qui nous apportent « la Terre », ce à quoi nous tenons. Nous ne sommes pas les « propriétaires de la nature », nous en avons l'usufruit. De qui l'avons-nous reçu ? De l'avenir ! Que l'on réponde « mais il n'a pas de réalité ! », et l'on ne fera que pointer la pierre d'achoppement de toute philosophie de la catastrophe future : nous n'arrivons pas à donner un poids de réalité suffisant à l'avenir.

Or la maxime ne se limite pas à inverser le temps : elle le met en boucle. Nos enfants, ce sont en effet nous qui les faisons, biologiquement et surtout moralement. La maxime nous invite donc à nous projeter dans l'avenir et à voir notre présent avec l'exigence d'un regard que nous aurons nous-mêmes engendré. C'est par ce dédoublement, qui a la forme de la conscience, que nous pouvons peut-être établir la réciprocité entre le présent et l'avenir. Il se peut que l'avenir n'ait pas besoin de nous, mais nous, nous avons besoin de l'avenir, car c'est lui qui donne sens à tout ce que nous faisons.

Tel est le sens de la démarche de Noé dans la parabole de Günther Anders. Mettant en scène le deuil de morts qui ne se sont pas encore produites, elle inverse le temps, ou plutôt elle le met en boucle, et donc elle le nie, le transformant en éternel présent. Mais les malheurs du prophète de malheur ne sont pas encore terminés. Ou bien ses prévisions se révèlent justes, et on ne lui en sait aucun gré, quand on ne l'accuse pas d'être la cause du malheur annoncé. Ou bien elles ne se réalisent pas, la catastrophe ne se produit pas, et l'on raille après coup son attitude de Cassandre. Mais Cassandre avait été condamnée par le dieu à ce que ses propos ne fussent pas entendus. Jamais donc on n'envisage que, si la catastrophe ne s'est pas produite, c'est précisément parce que l'annonce en a été faite et entendue.

Comme l'écrit Jonas : « La prophétie de malheur est faite pour éviter qu'elle ne se réalise ; et se gausser ultérieurement d'éventuels sonneurs d'alarme en leur rappelant que le pire ne s'est pas réalisé serait le comble de l'injustice : il se peut que leur impair soit leur mérite¹. »

Le paradoxe de la prophétie de malheur se présente comme suit. Rendre crédible la perspective de la catastrophe nécessite que l'on accroisse la force ontologique de son inscription dans l'avenir. Les souffrances et les morts annoncées se produiront inévitablement, tel un destin inexorable. Le présent en conserve la mémoire, et l'esprit peut se projeter dans l'après-catastrophe, traitant l'événement sur le mode du futur antérieur : il existe un moment du point de vue duquel on pourra dire que la catastrophe *aura eu lieu* : « Après-demain, le déluge sera quelque chose qui aura été. » Mais si l'on réussit trop bien dans cette tâche, on aura perdu de vue sa finalité, qui est précisément de motiver la prise de conscience et l'action afin que la catastrophe *ne se produise pas* – « laisse-moi t'aider à construire l'arche, *pour que cela devienne faux* ». Ce paradoxe est au cœur d'une figure classique de la littérature et de la philosophie, celle du juge meurtrier. Le juge meurtrier « neutralise » (assassine) les criminels dont il est écrit qu'ils vont commettre un crime, mais la neutralisation en question fait précisément que le crime ne sera pas commis² ! L'intuition nous dit que le paradoxe provient d'un bouclage qui devrait se faire et ne se fait pas entre la pré-

1. Hans Jonas, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Flammarion, « Champs », 1995, p. 233.

2. On pense à un épisode célèbre du *Zadig* de Voltaire. Le thème a fait l'objet d'une variation subtile chez l'écrivain de science-fiction américain Philip K. Dick dans sa nouvelle *Minority Report*. Le film qu'en a tiré Spielberg n'est hélas pas à la hauteur.

vision passée et l'événement futur. Mais l'idée même de ce bouclage ne fait aucunement sens dans notre métaphysique ordinaire, comme le montre la structure métaphysique de la prévention. La prévention consiste à faire qu'un possible dont on ne veut pas soit envoyé dans le domaine ontologique des possibles non actualisés. La catastrophe, bien que non réalisée, conservera le statut de possible, non pas au sens où il serait encore possible qu'elle se réalisât, mais au sens où il restera à jamais vrai qu'elle aurait pu se réaliser. Lorsqu'on annonce, *afin de l'éviter*, qu'une catastrophe est sur le chemin, cette annonce n'a pas le statut d'une *pré-vision*, au sens strict du terme : elle ne prétend pas dire ce que sera l'avenir, mais simplement ce qu'il aurait été si l'on n'y avait pas pris garde. Aucune condition de bouclage n'intervient ici : l'avenir annoncé n'a pas à coïncider avec l'avenir actuel, l'anticipation n'a pas à se réaliser, car l'« avenir » annoncé ou anticipé n'est de fait pas l'avenir du tout, mais un monde possible qui est et restera non actuel¹. Cette figure nous est familière car elle correspond à notre métaphysique « ordinaire », dans laquelle le temps bifurque et prend la forme d'une arborescence, le monde actuel constituant un chemin au sein de cette dernière. Le temps est « un jardin aux sentiers qui bifurquent », pour citer Jorge Luis Borges, le plus métaphysicien des poètes et le plus poète des métaphysiciens.

La métaphysique implicite à la parabole de Günther Anders est évidemment d'un autre type. Le temps y prend la forme d'une boucle dans laquelle le passé et l'avenir se déterminent réciproquement. L'avenir y est tenu pour non moins fixe que

1. Si l'on veut une illustration, que l'on songe à « Bison futé », cette institution, bien connue des automobilistes français, qui annonce ce que sera l'état du trafic autoroutier les jours d'encombrement maximal, dans le but – évident mais non avoué – de les décourager de prendre la route.

le passé – « Lorsqu'on lui demanda quand cette catastrophe avait eu lieu, il leur répondit : demain » –, l'avenir n'est pas moins nécessaire que le passé – « Après-demain, le déluge sera quelque chose qui aura été » –, l'avenir est de l'ordre du destin ou de la fatalité – ce qui signifie que tout événement qui ne fait partie ni du présent ni de l'avenir est un événement impossible. Il s'ensuit immédiatement que, dans ce temps, la prudence ne peut prendre la forme de la prévention. Encore une fois, la prévention suppose que l'événement indésirable que l'on prévient soit un possible qui ne se réalise pas. Il faut que l'événement soit possible pour que nous ayons une raison d'agir ; mais si notre action est efficace, il ne se réalise pas. Cela est impensable dans le temps de la prophétie de malheur.

Le statut métaphysique de la catastrophe dans la prophétie de malheur est hautement paradoxal, et pourtant il résonne avec des figures familières à la conscience occidentale. L'événement catastrophique est inscrit dans l'avenir comme un destin, certes, mais aussi comme un accident contingent : il pouvait ne pas se produire, même si, au futur antérieur, il apparaît comme nécessaire. Cette métaphysique, c'est celle des humbles, des naïfs, des « non-habiles », comme aurait dit Pascal – qui consiste à croire que, si un événement marquant se produit, par exemple une catastrophe, il ne pouvait pas ne pas se produire ; tout en pensant que, tant qu'il ne s'est pas produit, il n'est pas inévitable. C'est donc l'actualisation de l'événement – le fait qu'il se produise – qui crée rétrospectivement de la nécessité¹.

1. Deux illustrations, tirées de genres ou de situations très divers. L'élection présidentielle française de mai 1995 tout d'abord. Deux candidats se présentaient à droite contre le candidat de gauche, Lionel Jospin : Jacques Chirac et Édouard Balladur. Le principal institut de sondage avait annoncé dès le mois de janvier que l'élection présidentielle était déjà jouée : Édouard

La métaphysique qui doit servir de fondement à une prudence adaptée au temps des catastrophes consiste à *se projeter* dans un temps qui suit la catastrophe, et à voir rétrospectivement en celle-ci un événement *tout à la fois nécessaire et improbable*. Cette figure est-elle si nouvelle ? Lorsque Œdipe tue son père au carrefour fatal, lorsque Meursault, l'Étranger de Camus, tue l'Arabe sous le soleil d'Alger, ces événements apparaissent tout à la fois à la conscience et à la philosophie méditerranéennes comme des accidents et comme des fatalités : *le hasard et le destin viennent à s'y confondre*. La métaphysique de la prophétie de malheur est celle-là même qui sous-tend la figure du tragique.

Balladur allait gagner. La prophétie mérite d'être rappelée dans sa formulation exacte : « Si M. Balladur est élu, le 8 mai prochain, on pourra dire que l'élection présidentielle était jouée avant même que d'être écrite. » Puisque ce fut Jacques Chirac qui fut élu, cette prophétie, paradoxalement, s'est révélée exacte. Mais ce qui compte est sa forme paradoxale, qui exprime on ne peut plus clairement que l'actualisation de l'événement crée une nécessité rétrospective. Si M. Balladur avait été élu, on aurait pu dire *après* l'événement que cette élection était inévitable. L'autre exemple est littéraire et tiré de *La Guerre civile* de Henry de Montherlant. Dialogue entre Pompée et son général Caton au sujet de César. Caton : « Quand César a eu franchi le Rubicon, pas une ville qui ne l'ait accueilli avec joie. Ceux qui viennent à lui s'accroissent chaque jour. Ils disent : "Toute résistance est vaine. César est une fatalité !" » Pompée : « C'est une parole de pleutres. Que quelqu'un lui barre la route, César ne sera plus une fatalité. » Caton : « Mais personne ne lui barre la route. » La fatalité est la somme de nos démissions.

La catastrophe et le mal

Si je suis en mesure aujourd'hui de lire ces formes abstraites dans la parabole de Günther Anders, c'est que je suis arrivé à les isoler indépendamment de lui et même avant de rencontrer son œuvre. Je dois ici rappeler le chemin qui m'y a conduit.

En 2002, sous le titre de *catastrophisme éclairé*¹, je définissais une attitude philosophique susceptible de nous aider à nous protéger de nous-mêmes. Je la caractérisai dans ces termes : « Le catastrophisme éclairé consiste à penser la continuation de l'expérience humaine comme résultant de la négation d'une autodestruction – une autodestruction qui serait comme inscrite dans son avenir figé en destin². » Dans un premier temps de mon travail, j'avais considéré ces menaces qui se nomment réchauffement climatique, épuisement des ressources fossiles, crise de l'énergie, questions d'environnement et de santé publique, course folle aux technologies de pointe, etc., tous problèmes au sujet desquels le principe de précaution est supposé légiférer. Je montrai, comme je l'ai fait ci-dessus, qu'il en était bien incapable, car partout le même constat s'imposait : le savoir au sujet de ces menaces, dont certaines sont gravissimes,

1. Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2002 ; nouvelle édition, « Points », 2004.

2. *Ibid.*, p. 216.

n'incite personne à agir, et cela parce que nous ne croyons pas ce que nous savons, parce que nous n'arrivons pas à nous représenter les implications de ce que nous savons.

Le manuscrit de mon livre était prêt à la fin du mois d'août 2001 et j'allais le remettre à mon éditeur lorsque survinrent les attentats terroristes du 11 septembre. Le 12, je fus frappé d'entendre ce commentaire d'un ancien responsable de la CIA : « Nous savions, mais nous ne croyions pas ce que nous savions. » Je décidai de reprendre mon manuscrit et de le réécrire en incluant dans la notion de catastrophe toutes les façons dont l'humanité s'ingénie à mettre en péril sa propre survie, y compris la violence inouïe que les hommes exercent directement les uns sur les autres sans avoir à prendre ce détour qui consiste à détruire le milieu même qui leur permet de vivre. La violence des armes de destruction massive, la dissuasion nucléaire, le terrorisme devenaient des objets de réflexion pour le catastrophisme éclairé.

Ce livre eut un certain succès en dépit de son caractère hautement spéculatif. Suivant en cela Hans Jonas, je pense en effet que s'il n'y a de solution à nos maux que politique, la politique présuppose l'éthique et cette dernière appelle en retour une métaphysique. Or, aucune des éthiques normatives dont nous disposons n'est à la hauteur des enjeux. L'éthique est à refonder – je repris à mon compte l'expression d'« éthique du futur » forgée par Jonas. La refondation de l'éthique appelle pour sa part une nouvelle métaphysique, et c'est celle que j'ai dessinée à grands traits dans mon commentaire de la parabole de Günther Anders.

Ma critique du principe de précaution me mit dans une position publique inconfortable. Je me retrouvai en effet l'allié « objectif » de groupes ou d'intérêts qui critiquaient le principe

*Introduction à la critique de l'écologie
politique*
Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1980

La Panique
Les Empêcheurs de penser en rond,
1991, 2003

Le Sacrifice et l'Envie
Calmann-Lévy, 1992

*Introduction aux sciences sociales.
Logique des phénomènes collectifs*
Ellipses, 1992

Aux origines des sciences cognitives
La Découverte, 1994

Libéralisme et justice sociale
Hachette, 1997

Éthique et philosophie de l'action
Ellipses, 1999

*Les savants croient-ils en leurs théories ?
Une lecture philosophique
de l'histoire des sciences cognitives*
INRA Editions, 2000

The Mechanization of the Mind
Princeton University Press, 2000

*Avions-nous oublié le mal ?
Penser la politique après le 11 septembre*
Bayard, 2002

Penser l'arme nucléaire
PUF, 2005

RÉALISATION : CURSIVES À PARIS
ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR CORLET IMPRIMEUR S.A.
14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2005. N° 82169 (L00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE